

Le Livre de M. Arthur Buies

"LE CHEMIN DE FER DU LAC ST. JEAN."

Quel titre peu engageant ! Ne vous y arrêtez pas, cependant. Passez vite cette barrière d'aspect rébarbatif, et pénétrez dans le beau pays auquel elle donne accès.

Vous ne vous en repentirez pas, car une fois entré, le cicérone qui vous fait les honneurs des contrées de l'outre-Laurentides c'est le *Grand Buies*. Or, j'en appelle aux générations passées et présentes : qui s'est jamais ennuyé en pareille compagnie ?

Que mon distingué confrère me pardonne de livrer ainsi au public l'appellation par laquelle il est désigné dans un cercle d'intimes, mais le titre de "Grand" est si rarement décerné — je ne dis pas mérité — dans notre pays qu'on ne peut que se féliciter de se le faire attribuer.

Donc ce sont des contrées encore plus hyperboréennes que celles que nous habitons que le prince de nos prosateurs nous décrit dans ce livre trop court et si mal nommé.

Satisfaits de nos luttes acharnées contre les frimas et les avalanches célestes, qui pendant la moitié de l'année, font de leur mieux pour nous pétrifier et nous ensevelir, c'est à peine si nous osions penser à ce qui se passait, à ce qui n'existait que pour périr au-delà du rempart providentiel appelé la chaîne des Laurentides. Sur le versant nord de ces monts bienfaisants, l'Aiglon furieux, accouru du pôle et subitement arrêté dans son élan, devait se livrer aux accès d'une colère effroyable.

Et, ma foi, notre poltronnerie n'avait aucune envie d'y aller voir.

Mais notre pays a ses Livingston, ses de Brazza ; il a ses hardis explorateurs et — mieux encore — il a ses apôtres dévoués, ses saint François-Xavier !

Les Laurentides furent donc franchies et le *Grand Nord* découvert, colonisé — apprivoisé, si l'on peut dire. Et l'on vit qu'à notre pays, déjà si grand et si richement doté par la nature, Dieu ajoutait encore d'immenses territoires, offrant à la race forte et laborieuse qui l'habite, un nouveau champ d'activité.

Il y avait en ces contrées redoutées des forêts infinies, peuplées des bois les plus beaux, il y avait des lacs grands comme des mers où des espèces rares de poissons, connues des seuls Indiens, prospéraient et se multipliaient depuis le commencement du monde. Il y avait des fleuves majestueux ou terribles, dont les forces réunies auraient fait pencher le levier d'Archimède ; il y avait la faune inépuisable, capable d'enrichir encore des générations de traitants. Mais surtout il y avait des vallées fertiles, où nos familles si vite transformées en tribus pouvaient se tailler des domaines à leur convenance.

Qui n'a vu cette partie de la vallée du lac St Jean comprise entre Chicoutimi et Roberval ne connaît pas la pleine signification du mot "fertile." C'est une surabondance, une prodigalité de vie, une richesse folle qui fait de tous les épis d'un champ de blé une seule masse compacte, pléthorique ; des bois et des buissons, un fouillis inextricable où il semble qu'un oiseau a peine à se frayer sa voie. Les haies fleuries qui ourlent la route font déborder leurs branches robustes aux feuillages gras et touffus. Ces arbustes sont comme les joyeux enfants des géants de la forêt qui se joueraient à leurs pieds avec la grâce et la vigueur de petits sauvages.

Puis, quelle grande nature s'offre au regard une fois arrivé au bout de cette route tracée par la compagnie du chemin de fer ! Quelle fascination exerce sur le touriste, la mélancolie du site boréal où le lac St Jean, petite méditerranée, étend à perte de vue la nappe de ses eaux blafardes ! L'hôtel Roberval, avec son luxe et l'agitation de ses hôtes élégants, s'élève comme une anomalie au bord du lac, dans le recueillement de ce paysage d'anachorète. Aux profanes qui ne savent pas goûter la volupté de la tristesse, il est un refuge où repaître leurs oreilles du bagou mondain, du son banal — presque sacrilège dans ce milieu — d'un orchestre, et leur palais des mets plus ou moins sautés composant le *leitmotiv* de tous les menus d'hôtels aristocratiques.

Cette faible note, ce vague écho des civilisations